ARLL 1/5/8

24/4

La Bataille.

Il a plu pendant la nuit. Le matin, le ciel n'est éclaircir, mais des nuages traînent encore par ci par là à la voûte, qui monte à l'est, n'a pas encore absorbé complètement l'humidité de la terre.

Colpin se promène dans son jardin, jusque la ferme. Bien que ce soit la grande fête, il n'a pas voulu mettre ses beaux vêtements, que Christine avait cependant préparés, la veille, sur une chaise, à côté du lit. Il porte de vieilles espadrilles de soie qui lui serre la tête comme une calotte, sa blouse détenue à un pantalon de coton ~~bleu~~ à petits carreaux bleus dont le bas, qui traîne sur ses gros souliers, n'est jamais décrotté. Il marche d'un air préoccupé, agite les mains, s'arrête de temps en temps pour réfléchir à ses ses travaux, qui avancent lentement, ses yeux bâillent d'un sommeil accablé.

Colpin va se battre.

Voilà ce qu'on aime que cette affaire lui pèse sur le cœur. Un jour, conseil était de passage à la Croix-Lumière, où il buvait des deux grandes gouttes, il a rencontré avec des étrangers. De fil en aiguille, on en est arrivé à parler de la force humaine. Le jugeant sur de stature, on lui a dit qu'il devait être un homme fort. Il a répondu en haussant les épaules, que personne ne l'avait jamais fait reculer. Alors les étrangers lui ont désigné un de leurs ~~camarades~~ compagnons, un homme de petite taille, carré, massif, trapu, avec des poings énormes et une grosse tête qui portait un nez camus au dessus d'une moustache flasque dont les longues pointes lui pendaient aux deux côtés du menton : "Un costaud comme lui n'aurait pas peur de vous !" Comme le petit homme le regardait d'un air froid, ~~vous bousculer~~, Colpin l'a interpellé : "Nous ne voulons pas nous battre, n'est-ce pas, camarade ?" Le petit homme n'a pas répondu. Ce silence lui a paru singulier et, comme les autres eux-mêmes n'avaient pas bonne mine, il a d'abord eu l'intention de s'en aller. Mais partir comme cela, tout de suite, c'eût été montrer qu'il avait peur. Il a continué à boire, à trinquer et à causer à rien, feignant de ne rien voir comme des plaisanteries les propos qui on lui tenait. Car les étrangers s'accrochaient à leur idée. "Lui pourrait pour Colpin ?" — "Lui pourrait pour notre ami ?" Non, voyez un moment ! "Hé ! voilà de fameux coups ! Aucun d'eux n'est sérieusement assez hardi pour aller prendre les chevaux de l'entrée." Colpin

secoua sa longue barbe : « Ce ne sont plus là des jeux de notre âge, n'est-ce pas camarade ? » Il souriait, mais sa figure devint sérieuse quand il vit le petit homme se lever, s'avancer, lui mettre la main sur le front et, après avoir [illegible] ses quilles, faire le simulacre de lui arracher une mèche de cheveux et de la replanter sur sa propre tête. Le sang, cette fois, lui a tourné au cerveau, mais il n'a toujours pas bougé. Tandis que le petit homme se rasseyait et se mettait à le regarder bien en face, les autres essayaient de l'exciter : « Va rechercher tes cheveux ! » — « Je ne suis pas un gamin ! » répondit Colpin et il tira sa bourse pour payer ses consommations. Intérieurement il pensait : « Je ne crains pas cet individu, mais je suis seul ici et entouré de mauvais drôles, de sa compagnie, ils me donneraient un croc-en-jambe et le diable sait ce qui arrivera... » ~~Il paya donc et partit. Mais~~ dès qu'il fut dehors, les autres ouvrirent la fenêtre, ~~lui~~ lui crièrent des injures et le traitèrent de « franc fileur ». Il ne s'était jamais entendu dire une chose pareille. Lui, un franc fileur ! Il faillit revenir sur ses pas, sauter sur tout le monde, tout saccager. Puis il dit "non !" et continua son chemin. Mais il avait le cœur gros, sa tête bourdonnait. Alors il se mit à jurer et faillit casser son bâton en le frappant contre les pavés. Enfin, il pleura. Oui, il pleura de honte, d'humiliation et de rage...

Il était perplexe et fort inquiet, quand [illegible] qu'il fut [illegible] d'extraire avec calme de l'argent de sa bourse. À ce moment, des ~~[illegible]~~ passants entrèrent. Ce fut son salut. On ne faisait plus attention à lui et il se dépêcha de partir. Mais [illegible] des hommes sortirent derrière lui et quand il fut éloigné, il cria : « Grand lâche ! » « Grand lâche ! » Colpin tremble. Jamais jusqu'alors on n'avait entendu dire une chose pareille. Il s'arrêta et se demanda s'il ne devrait pas retourner sur ses pas, se ruer sur les [illegible], les massacrer à coups de bâton. Puis il dit « Non ! » et continua son chemin. Mais il avait le cœur gros. À la fin il pleura. Oui, il pleura de honte, d'humiliation et de rage...

Pendant six semaines, il n'a pas pensé à autre chose. Il y a sur son honneur une tache qui doit être lavée. Il la lavera. Il se vengera ; il faut qu'il se venge ! Il ne connaît pas le nom du petit homme, mais il l'a ~~rencontré~~ vu plus d'une fois ; il sait qu'il court les fêtes pour jouer aux quilles et danser. Il le rencontrera certainement aujourd'hui...

Depuis le matin, ~~Vo~~ l'orchestrion du carrousel remplit l'air de ses notes criardes, les cloches sonnent joyeusement et les gens sortent de chez eux avec des figures béates et satisfaites. On s'accoste, on se parle, on renifle l'odeur des fours d'où l'on vient de retirer les tartes sucrées et par petits groupes, on s'en va joyeusement du côté de l'église. Seul, Colpin s'isole. Quand Benoît vient l'appeler pour aller à la messe, Christine lui annonça qu'il est déjà parti. « Je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui, ajoute-t-elle ; il n'a pas voulu mettre ses beaux habits et il s'en est allé par là... » De sa main elle désigna la campagne.

Colpin a en effet pris la route des champs. Il marche sans hâte, à pas comptés, radotant tout bas et gesticulant. L'air est pur et tiède. L'automne a déjà répandu ses teintes rousses sur la terre, les haies perdent

derrière la haie, Colpin l'examine, ~~l'œil en arrêt, le cœur battant.~~ son cœur bat et ses yeux flambent comme des yeux de loup. Le petit homme va jouer. Attention ! Tous les spectateurs se sont tus. Tous les ~~yeux~~ regards sont braqués sur lui. Il se met bien d'aplomb, cale ses pieds, penche la tête, vise le but. Puis, la boule, lancée par son bras puissant, passe en éclair sur la planche, roule un instant sur les cendres, traverse le carré de quilles qu'elle fait voler à droite et à gauche et, après avoir frappé le talus qui ferme le jeu, s'élève en l'air comme un ballon.

— Il est fort, pense Colpin, mais nous verrons...

Maintenant, il est tranquille. Il tient son homme. Il n'y a plus qu'à patienter. Il se retire discrètement pour ne pas donner l'éveil et va prendre un verre. Autour de lui, on crie, on chante, on rit, on vocifère. Des hommes qui ont déjà beaucoup bu, commencent à s'échauffer et à faire des folies. Ils lèvent des tables à bras tendus, cassent des verres avec les mains, soulèvent des chaises avec leurs dents. Colpin les regarde et dit tout bas :

— Je ferai mieux que cela tout à l'heure...

Insensiblement le soir tombe. L'air fraîchit. Des étoiles s'allument. Elles luisent sans éclat dans un ciel sombre, que cachent encore par ci par là de petits nuages. Les falots des baraques et du carrousel projettent au-dessus des maisons une lueur rousse, au centre de laquelle ~~où~~ la vieille tour de l'église élève comme un fantôme ~~[illegible]~~ sa masse trapue et son clocher pointu. Au lieu d'aller ~~souper~~ comme tout le monde, Colpin se promène, en comptant sur ses doigts les salles de danse où il lui faudra tantôt chercher le petit homme. Bientôt un grincement de violon se fait entendre ; un autre, au loin, lui répond. Des jeunes gens passent, deux par deux. La nuit est obscure, paisible et douce. Le vent, qui souffle par courtes rafales, agite ~~[illegible]~~ les feuilles des arbres. On entend tomber des pommes sur l'herbe humide des vergers. Maintenant les violons grincent plus fort. Des flûtes, des clarinettes, des cornets à pistons, des bugles les accompagnent. Les gens se démènent. Sur la place, on voit grouiller leurs ombres dans la lumière rousse des falots. Aux étages des cabarets, les fenêtres s'éclairent et derrière les rideaux, l'on distingue déjà des couples qui se promènent en rond. Puis, ~~comme sur le signal d'un chef d'orchestre invisible,~~ la musique éclate partout de tout côté, une musique étouffée, souffreteuse, une pauvre musique en haillons, où se détache de temps à autre une note stridente comme un appel de désespoir ou un cri de passion.

Sur les tables des joueurs de dés, des bougies brûlent; leurs flammes pâlies éclairent des figures soucieuses, aux traits tendus, des doigts crispés, des mains qui tremblent. Des amoureux, étroitement enlacés, vont se perdre qu'à l'ombre. Des ivrognes titubent.

La vie, le jeu, les belles!

Dans la poitrine de Colpin, la vengeance fermente. Elle bouillonne dans son cœur, elle pénètre ses artères, elle lui brûle le cerveau comme une chaudière vapeur. Il patiente cependant encore. Il attend que la dernière coupe ait sonné au vieux clocher à que les gens paisibles se soient retirés. Depuis quelques heures, il suit Christine, il suit la trace le petit bonhomme a la piste. A un cabaret à danse, il grimpe l'escalier branlant d'un cabaret à danse dans une salle de danse qui occupe tout l'étage. La pièce n'est pas plafonnée. Trois grosses lampes à réflecteur pendent aux poutres, avec des bouts de paille à des toits d'araignées. Dans un coin près de la porte, on a installé un comptoir de fortune. Dans le fond, on a dressé une haute estrade pour les musiciens. Des bancs de bois font le tour de la salle, occupés en grande partie par des vieilles femmes qui ne dansent plus, à par les filles qui ne dansent pas encore. Colpin s'accoude au comptoir, le dos au mur. Il commande un verre à boire, tout en le buvant, regarde sauter à pied-de-bœuf les danseurs. Les musiciens — un tailleur à un cordonnier — l'un vaillant de violon, l'autre soufflant dans un cornet à pistons, sont fatigués à bouillonnés de sueur. Ils ont enlevé leurs cols de leurs chemises. Ils pincent leurs cordes, en hochant mécaniquement la tête. Si les danseurs changent, on dirait que les mêmes ne l'aient pas. Au fond de chacun, on retrouve toujours la même interrogation:

"Depuis n'ont rien dansé
S'il n'a des noires volés;
Et des volés tot rondes:
Dopé dansé Dirin."

La tenancière tient derrière le comptoir, tandis que son mari, en manches de chemise à turban rouge, cajole les pratiques, l'œil constamment en éveil, de peur que des gens ne s'éclipsent sans payer. Car il a à peu près sur elle

que de pouvoir accroché, un bon de pouvoir accroché à un de ses pieds. Il fait cependant encore l'aimable avec chacun, distribue des sourires à bouche par ci par là une flatterie:

— Hé! l'ami Colpin!

Il sait attendre la épouse, il ajoute:

— Vous n'avez pas amené Christine avec vous?

— Christine est mie dort...

Il a tiré trop. Christine ne dort pas. Le matin déjà, en les voyant partir, avec des vieux habits, elle a eu de mauvais pressentiments. L'après-midi, sans savoir pourquoi, ses inquiétudes ont augmenté. Elle l'a attendu longtemps pour souper. A tout moment, elle allait jusqu'à la barrière à entrepallaient les gens qui passaient:

— N'avez-vous pas vu mon mari?

Personne ne l'avait vu. Elle n'est enfin de guère à souper avec ses enfants puis, quand ceux-ci ont été couchés, elle a éteint la lampe et s'est assise, toute seule, près du poêle. De temps en temps, elle coulait les yeux du côté de la fenêtre, où l'on voyait des étoiles. Elle tendait ses oreilles de petites notes de musique à des lambeaux de chansons. Chaque fois qu'elle entendait des pas, elle tressaillait. A plusieurs reprises, elle prit flambeau un allumette pour voir l'heure. Lorsque elle constata qu'il était plus de onze heures, elle se leva en soupirant et alla frapper à la porte du voisin:

— N'avez pas peur... C'est vrai; Christine... leur mari n'est pas encore rentré... Ne l'avez-vous pas vu?...

— Si! j'ai vu le matin, répondit Mivot qui s'était empressé d'accourir, en culotte à pieds nus, le bonnet tout de travers... Depuis lors, je ne l'ai plus rencontré nulle part...

Christine répétait un sanglot:

— Oui, oui... Il avait déjà le matin quelque chose dans la tête... Mon Dieu! mon Dieu! il est arrivé malheur!...

Et la pauvre femme se mit à pleurer dans son tablier.

Le bon voisin, de crainte s'habille à la hâte à courir à la recherche de Colpin.

Celui-ci était toujours accoudé au comptoir à regarder tourner les danseurs.

— En voilà un qui est bien laid! dit-il à haute voix... Oh! le laid diable!...

Les yeux fixaient le petit homme, qui dansait avec une vivacité, une solide fille aux traits vulgaires aux cheveux gris, vêtue d'une robe de coton rouge à raies blanches et qui portait au cou un bouquet de velours noir, aux deux côtés duquel débordait sa chair lâchée.

— Quel laid oiseau !

— A qui en a-t-il ? demanda la cabaretière à son mari.

— Je n'en sais rien. Je crois qu'il est saoul...

Colpin les avait entendus.

— C'est à celui-là que j'en ai ! — Il alla montrer du doigt le petit homme qui tournoyait avec sa danseuse.

— Vous n'allez pas vous quereller, n'est-ce pas, Colpin ? implora la cabaretière.

— Je vais me battre ! répondit-il.

— Il dit qu'il va se battre ! s'écria la cabaretière, en tournant vers son fermier des yeux effrayés.

— Mon Dieu ! dit celle-ci. Il faut qu'on l'amène ! Tâche de l'emmener...

Il s'approcha de Colpin, lui parla avec douceur, le flatta, l'appelle son ami, "son pote", "son chéri homme", offre de lui verser un verre de cognac s'il veut parler. Mais Colpin le repousse, il se fâche, puis pleurniche et supplie : "Il ne va pas lui casser du tort, voyons ! faire partir le monde, briser son mobilier !..."

Pendant qu'il parle, les yeux vague sont tournés à les danses se succèdent au même rythme somnolent :

"Qu'on n'vont mein dansé
S'i n'a des mômes solés ;
Et des solés tot rondes
Po fé danse Qu'on."

Petit à petit, la voix de Colpin s'élève :

— Ah ! qu'il est laid ! qu'il est laid ! Quel laid oiseau, hu ! hu ! hu !

— C'est à toi qu'il en veut, ce gaillard barbu ? demanda la fermière qui dansait avec le petit homme.

— Ne t'en mêle pas de cela, répondit celui-ci. Dansons !

Il la serra comme une femme, comme un rotgeur, comme un enfant. Mais Colpin, lui aussi, il n'a pas peur. Il ne craint personne.

Revue de la Littérature

Colpin se frappe la poitrine :

— Me prend-tu pour un homme ! Approche, si t'es bien ! Je te brise ton mâchoire ! Je t'arrache l'âme du corps !...

— Dansons ! dit le petit homme.

Il feint toujours l'indifférence, mais ses yeux s'emportent, et, chaque fois que la musique s'anime, il frappe du talon sur le plancher qui en fait frémir un tonneau de poussière et que les lampes tournent au plafond. Parfois aussi, il étreint si fortement sa danseuse que la gorge de celle-ci vient sur sa poitrine et que leurs lèvres se touchent. D'autres fois, il l'entraîne et tente de la faire tomber comme un imbécile. Les pipes tombent à droite, à gauche, laissant voir de gros mollets emprisonnés dans des bas roses. La femme crie de rire, mais le musicien conserve son air de ses gémissements angoissés :

"Qu'on n'vont mein dansé
S'i n'a des mômes solés... "

Colpin s'est détaché du comptoir. Il tend le poing. Il vomit maintenant des flots d'injures. La cabaretière, qui commence à perdre la tête, cache ses bouteilles, rassemble ses verres, sauve sa caisse. On commence à entourer Colpin, qui hurle :

— Oh ! je t'abrierais les os ! Je t'arracherais les yeux ! Je t'enfoncerais la panse ! Je jetterais ses tripes aux chiens ! Ô lâche ! Ô lâche !

Le petit homme danse toujours. Il ne fait toujours plus de cabrioles et ses jambes, qui s'étaient d'abord emportées, sont maintenant d'une prudence vacillante, tandis que son œil scintille comme une lame d'épée. La musique, qui faiblit, annonce la fin de la danse. On devinait qu'elle va s'éteindre comme un souffle. Mais le tailleur, qui avait l'air d'être endormi sur son violon, se réveille soudain et lance avec vigueur ses derniers coups d'archet :

"Et des solés tot rondes
Po fé danse Qu'on."

La dernière note se perd dans un tumulte de cris sauvages. Le petit homme s'est précipité sur Colpin...

Tous deux tapent d'abord au hasard de lourds coups de poing. Puis, tandis que le sang jaillit de leurs figures, ils s'empoignent

et s'étreignent. Ils restent ainsi quelque temps, perdus, immobiles, parcelles à deux blocs de pierre tombés l'un contre l'autre et qui se forment équilibre. La cabaretière s'approche, les deux, le cabaretier, sure, les ouvriers, dégrisés, gardent leur extase, les femmes s'impatientent.

"Va-t-en bal!" crie quelqu'un. Le cri est répété dans l'escalier, au fond de chaussée, par la rue. Des hommes, à l'occasion d'un grand cercle de spectateurs entoure bientôt les deux adversaires. "Dépêche-toi! dépêche-toi! Gueule la cabaretière; ils vont renverser l'emploi! Ils vont tous se les casser! Ils vont casser tout le feu! Dépêche-toi — Va, non! Hardi! hardi!" Les deux hommes s'étreignent toujours, tachent de se renverser. Ils s'inclinent à droite, à gauche, en avant, en arrière, ils haletent, ils soufflent, mais leurs pieds ne quittent pas le sol. De temps à autre, empoigné, crispé comme l'éclair, éclate un cri, prolongé un cri. Leurs fronts, leurs joues, leurs bouches saignent. Ils se tiennent par la barbe et s'arrachent des poignées de cheveux. Benoît, qui vient d'arriver, se faufile entre les spectateurs, veut porter au secours de Colpin. On le repousse: "Ne va les lâcher!" Le bruit de tous qui dévore les bataillons, l'ivresse avec quelques spectateurs. Les entendus, les gourmands, la haleine des pendus, ils suivent le combat avec un plaisir sourd. Subitement, tous bondissent en arrière, Colpin et son adversaire restent de l'ombre. Toujours étroitement unis, ils se vautrent à terre, roulent l'un sur l'autre, se donnent des coups de poing, des coups de pieds, se griffent les yeux, se mordent les oreilles. Leurs vêtements sont empoisés, le plancher inondé d'eau. Ils grognent, ils abonnent, ils grincent des dents; une écume bleue s'échappe de leurs bouches meurtries. Celui qui a le dessous, reçoit le dessus d'un violent coup de reins. Par moments, leurs jambes s'entrelacent, leurs bras ainsi que les leurs se nouent si fortement l'un à l'autre que leurs machoires s'ouvrent comme s'ils allaient se dévorer. Benoît tremble et pâlit effaré, ne quitte pas Colpin des yeux. S'il allait se faire tuer! "Hein, insiste-t-il, qu'on les sépare; ils se vont assez battre!" — "Oui, oui!" "Qu'on les sépare!" répètent la cabaretière — "Non! non!" Et de nouveau, on les repousse. La lutte devient de plus en plus passionnante. Il Colpin paraît le plus fort, l'autre semble le plus lâche. Pour deux heures durant, ils s'épuisent. Ils restent de longs moments étendus, l'un sur l'autre, sans plus faire un geste, sans plus faire un mouvement; puis, dans un effort désespéré, ils se frappent avec plus de rage. Le petit homme roule sur l'autre. Enfin le petit homme est pris. Hola! aie!

à ~~[illegible]~~ coudoiement Colpin sous les genoux; il appuie une main sur son épaule et de l'autre, lui serre la gorge pour l'étrangler. Colpin ne bouge pas. On dirait qu'il est mort. Mais voilà qu'il fait subitement un ~~t~~ saut prodigieux, surprend son adversaire, le renverse et l'assomme d'un violent coup de poing. Puis, le voyant inanimé, se lève vite debout et tire le pied pour lui écraser la perticie. Cette fois, Benoît l'empêche par le bras et entraîne. On remmène alors le petit homme et on va l'asseoir sur un banc contre le mur. Evelyn en crie: "Vive Colpin!"

— Tu en as fait une belle! dit Benoît quand ils ont quitté la rue. Tu t'es conduit comme un joli pourceau!

— Je voudrais bien me reposer un peu, balbutie Colpin.

Il s'affale contre le fossé et souffle, les mains posées sur les genoux.

— Tu n'iras pas chez ~~ce~~ nous, au moins? demande Benoît.

Colpin fait jouer ses deux bras:

— Je ne crois pas.

— Et tu y vois clair?

— Je vois clair.

Lorsqu'il s'est relevé, Benoît lui tourne la tête vers le ciel pour examiner sa figure à la clarté des étoiles:

— Que tu es "hissdeux"! Nom de nom! que tu es "hissdeux"! On dirait qu'on t'a haché le visage à coups de couteau... Et tes vêtements? Tout en loques... Jeu que de voleur!... Ouff!... Tapes, mon ami, tu peux la changer!

Autour d'eux, tout est désert et silencieux. De temps en temps, on aperçoit une ombre qui se glisse furtivement dans sa demeure, un chien qui rôde, deux amoureux blottis dans l'angle d'un mur ou dissimulés contre une haie. La nuit touche à sa fin. Le vent du matin mordille les feuilles et fait frissonner Benoît.

— Tu es un bel homme, vraiment! entonne-t-il. Et dire que ta femme t'a attendu toute la nuit, en pleurant! Et la bête! Demain, on ne parlera que ~~t~~ vous dans le village... Colpin par ci... Colpin par là... Le dimanche prochain, le curé prêchera sur toi... Mais ~~pour~~ sacré diable! pourquoi t'es-tu emporté avec cet homme?

— Il m'avait offensé! répond Colpin.

Comme ~~Colpin~~ Benoît l'avait prévu, le lendemain on ne parla que de "la bataille". Le petit pour, Eudale était déjà sur ~~son seuil~~, d'où il interpellait les passants:

— Vous savez que vous n'avez battu, cette nuit ?

Il, tout en frottant son vieille tête ridée, elle se mettait qu'aux fois la fête se terminait rarement pas sans rixes. C'était le mode de ce temps là. On se battait pour un différend, pour un héritage, pour une fenêtre, pour une méchante parole, pour un oui, pour un non. Parfois, on organisait des batailles rangées, de petites guerres, village contre village, et les autres étaient toujours vaincus !... Cosme, plus vieux encore, remontait plus haut. Ce n'est pas pour rien, dit-il, que le diable possède si bien chez nous. La terre a bu tant de sang !

Il montre aux bois les tombes romaines qui dominent des chênes, si calcaires dont les têtes massives ressemblent à de gros ballons noirs. Il parle de la guerre des Anglais et des Warong qui vivent en paix pendant un demi-siècle sous les seigneurs de la Hasbaye. Il cite l'aventureuse et vindicative douairière de Mabbrett, qui lançait ses gens à l'improviste sur des ennemis, dont ils traînaient les serviteurs, violaient les servantes, dont ils emportaient bœufs, moutons et porcs. Il dit encore qu'un jour, le duc de Brabant mit tout le village en feu.

Eudule agite son bâton ; Cosme gesticule. Leurs propos sont coupés de raisons en raisons, de coup de poing sur les tables, le bruit des verres, le cliquetis des pipes en battant sur eux, le crissement des semelles en frottant les planches, le fourrier les amplifie en tirant sur son sifflet. A la tombée du soir, le Gerbehaye lui-même, vu rêve devant une petite coupe de pierre, tout ébréché, qui se trouve au bord de la route, cache le fond de son pavillon. Un de ces pierres a abattu là, d'un coup de feu, voici plus d'un siècle, un voyageur du village avec qui il était en procès. L'inscription qui rappelait le nom du mort a disparu ; voyageur inconnu. Le lierre a dévoré la pierre, on ne sait plus, au bout de quelques années, comment on l'a tué. Il est resté, dans le sol, clos, et cette pierre pleine, dans le lieu où elle voyait, jadis, de la route, s'équarrir, elle s'est détachée en deux, fendue.

Au dessus de la haie, à moitié d'éparpillé, cherchant dans le vent, le fourrier reste là longtemps, si absorbé, si pensif, qu'il laisse éteindre son pipe. Puis il s'en retourne à petits pas. Mais avant de rentrer, il s'arrête encore devant la porche de sa ferme. Au dessus de la porte charretière est encastré un vieil écusson de pierre bleue, un centre d'argent et d'étoiles, à moitié effacés, quatre petits de leurs longs griffes menaçants. Il rive de nouveau devant cette relique inutile, dont il ne connaît ni la signification, ni l'origine, mais qui doit équivoquer les armes d'un de ces turbulents seigneurs hesbignons dont Cosme a souvent les conflits. Les griffes semblent vivantes encore. Elles gravent dans leurs pointes rouées le souvenir du fauve auquel on les

a coupées. Le fourrier songe au passé qui ne tient plus au présent que par un fil. Cosme, Eudule... Il écoute le vent. Il tourne la tête pour contempler le soleil qui décline. L'autre ne rayonne plus. C'est une grosse boule rouge, qui glisse le long d'un ciel de nuage, où un amas confus d'or et d'écarlate, de saphir et de rubis, de pourpre d'améthyste, d'argent et de flammes. Le ciel est un gigantesque et fabuleux vitrail dont la lumière changeante vient, à travers les arbres et les haies, cloucher la terre d'une lueur magique. Tout est désert. Il pourtant tout se meut, ch. Gerbehaye sent frémir en son cœur. Est-ce la présence ?... Est-ce le passé ?... Est-ce des ombres, ces choses qui remuent ?... Est-ce des ombres ?... Y a-t-il quelquefois des jours où les morts ressuscitent ?...

Une main qui le tient tout à coup par la bouche, le frissonne. C'est Cosme qui vient encore et qu'il n'aperçoit pas entendre venir.

— Sacrebleu ! vous m'avez fait peur !

Cosme sourit :

— Je vois ce que vous regardez...

Il montre l'écusson aux griffes décisives :

— Il y manque quelque chose.

— Quoi ?

— Votre vieux "pot" !

Ici qu'il traverse le Hesbain il revient vite !...

16/5

leurs feuilles, le parfum sucré des végétaux qui les pluies ont trempés, que le soleil maintenant commence à décomposer. ~~Un petit vent doux caresse~~ fin alouette, le lundi, le canard, le pinsons ~~agg~~ en grand par bandes en nombreux. Un petit vent doux caresse la barbe de Colpin, qui se tient planté sur ses jambes en arrière de toutes les choses qui remuent. Après avoir longtemps marché, il entre dans le village, par un vieux chemin, et pénètre dans le premier cabaret. Il boit un verre debout, appuyé au comptoir. Il est seul. La tabaretière lui parle, mais il ne répond pas. Elle remarque alors qu'il n'a pas son air habituel :

— On dirait qu'il y a quelque chose qui vous tracasse...

— Je cherche une butte !

— Vous butte ? ... Oh ! Le bout !

— Je cherche une butte ! répète-t-il.

Il sort. Mais c'est pour entrer bientôt dans un autre cabaret. Celui-ci est vide aussi. Tous les cabarets situés aux confins du village sont vides. Aujourd'hui, on les délaisse pour courir au centre, près de l'église, où il y a du tapage, de la musique, des chants, où les boutiques des marchands de bonbons font concurrence à un campement d'Hurons. Là, Colpin s'assied et boit en silence, la tête penchée sur son verre qu'il tient incliné entre deux doigts, la femme qui l'a servi, une petite vieille, avec un visage de cire encadré d'un bonnet blanc, l'observe d'un œil craintif. Elle n'aime pas les ivrognes et elle est peureuse : cet homme, seul vêtu, qui boit tout seul dès le matin, lui déplaît et l'inquiète. Après son départ, elle ferme la porte à clef.

Toute la matinée Colpin boit encore, buvant un verre à droite, un autre à gauche, répondant brusquement aux gens qui l'interpellent. A midi, il va dîner, mais c'est pour repartir aussitôt. Le petit homme ! Le petit homme ! Il ne pense qu'à lui. Il a arrivé pour boire. Il a voulu avoir un ballon, les chemins, courant les champs, buvant, méditant, calculant, dégustant son bien à son aise. Plus d'une fois il est ~~allé~~ retourné à la bicoque du village pour inspecter l'horizon. Il espérait le voir venir à la tête de la petite troupe de bois vers la campagne, avec son tonneau à ses larges épaules. Il est l'un pas encore aperçu. ~~Il~~ Il commença à s'inquiéter. Vers sept h. il

Et comme la journée s'avance, il s'en va rôder au centre du village. Les mains dans les poches, la visière de sa casquette relevée sur le front, il s'arrête près des buvettes, près du carrousel, près des tables installées en plein ~~air~~ vent, où l'on joue aux dés. Les gens s'écartent pour lui faire place. Jeunes et vieux cinq pieds à la tête, Jacques tenue pour la fête! Les autres leurs plus beaux habits. L'ouvrier le plus humble a son pantalon noir — son pantalon de cérémonie — un vêtement plissé dont les manches blanches dépassent sous ses bretelles, une cravate de satin en roulé plusieurs fois autour du cou, la figure rasée propre, quelquefois une pipe neuve. On regarde Colpin et l'on hoche la tête. Quel homme! Le doyen du village, un élu exigeant et sans honneur!

Oui, sans honneur! C'est Benoît qui vient de tomber dessus et qui lui lance le reproche.

Colpin le saisit par le bras:

— Alors, vieux? Vous vous prenez un verre!

— Jamais de la vie! Va d'abord t'habiller. N'es-tu pas honteux de te montrer dans une pareille tenue! Tu ressemble aux paysans, aux brumbeurs! Il ne te manque qu'une besace...

— Alors tu me renies?

— Je te renie!

Et Benoît le quitte pour aller voir jouer aux dés.

Colpin hausse les épaules:

— Demain, murmure-t-il, on parlera de moi...

Cependant le soir approche et il n'a pas encore rencontré celui qu'il cherche. Il a battu tous les cafés, tourné autour de toutes les tables des joueurs de dés, rôdé le long de toutes les baraques, s'attarde devant le carrousel, il n'a rien trouvé. Rien. Rien de rien. Maintenant il écarte quelques épicéas d'une haie, descend la grande route aux quilles. Il voit des dos courbés, deux longues rangées de surnaux qui s'agitent et d'où monte un bruit confus de gens qui s'interpellent, crient, gesticulent, provoquent des paris; il voit des mains qui brandissent de l'argent, des pièces de cent sous, des billets. Il voit... Il voit, tiens! une tête large et ronde, un nez camus, deux longues moustaches, une grosse boucle noire tendue au bout d'un gros poing. C'est le Gilbhomme! Le voilà! Très simili

Musée de la Littérature